

Moment de mémoire

Église Saint-Joseph de Deschambault, 2 novembre 2012

« Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants. »

Cimetière Saint-Pierre d'Aix-en-Provence, inscription sur le Mémorial dédié aux Français d'Algérie et aux rapatriés d'outre-mer

« La fin est si immense qu'elle contient sa propre poésie. Il n'y a pas à faire de rhétorique. Juste dire les choses simplement. »

Philip Roth, *Exit le fantôme*

La mort est un chat

Tout meurt, les morts aussi. La mort est le lieu commun par excellence. Je la vois telle une fosse commune qui reçoit indifféremment les uns comme s'ils étaient les autres, une fosse insensible qui se joue des distinctions et qui nous réunit tous dans une sorte de renversante banalité. La mort est folle et il me semble évident qu'elle ne sait pas vivre. Elle fauche dans le tas, elle est aussi aveugle que l'amour. Elle est animale, pour ne pas dire cruellement naturelle. César mort est un mort commun. Le poignard qui le tue ne sait pas qui il tue. L'empereur rejoint son soldat dans la simple posture de l'homme terminé.

Si le non-dit a un sens, les morts en disent beaucoup par l'épaisseur de leur silence. L'agenda des morts est infiniment simple. Ils entrent tous en réunion sans échéance aucune. La fin des échéances est une fin de dette, un acquittement, une quittance, une libération. Car la mort est vivante, c'est cela son secret. La seule mort que nous connaissons, c'est bien celle de la vie.

Quand la mort se rapproche de nous, c'est comme une porte qui s'ouvre. Impossible de décrire le courant d'air. La mort nous silence en effet, elle fait le calme inquiétant. La mort ne se cache pas, mais elle conserve son secret. Nous la voyons depuis toujours, mais nous n'en avons jamais rien su. La mort est tellement ordinaire.

Serge Bouchard, dans *Jamais de la vie*,

Écrits et images sur les pertes et les deuils, les éditions du passage, 2001

Autrefois on disait*

autrefois on disait
la terre est plate
et quatre piliers
soutiennent la voûte céleste
les navires chavirent
qui s'aventurent
trop près du bord

aujourd'hui
quel est ce contour
au-delà duquel
nous perdons la mort

Marie Chouinard, *Chantier des extases*, 2008

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'ôte le goût, la force et le sommeil ;
Et l'on verra bientôt naître du sein de l'Onde
La première clarté de mon dernier Soleil.

François Maynard (1582 – 1646)

Je ne veux pas...*

Je ne veux pas mourir comme on meurt en novembre
avec ce rien de nuit qui nous remplit les yeux
et cette fin du monde au bout de nos regards
quand le souffle pesant qui trahit notre pose
une dernière fois nous déçoit de silence
et qu'il faut vérifier le visage des hommes
pour voir si la douleur les touche de profil
et s'aveugler enfin dans son âme à jamais

Or je ne veux point vivre en amont de ma vie
ni prier le soleil d'un surcroît de lumière
tel ce mime de moi cassé dans ses genoux
qui demeure la proie d'un pays de passage
où tout est périmé hormis le temps qui passe

Je ne veux que finir dans un coin de la nuit
sans un arrêt de cœur en guise de contrat
et comme chaque mot me change le décor
à même le sommeil qui me tient clandestin
je veux tomber d'un cri si je meurs en novembre

L'adieu

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends

Guillaume Apollinaire, *Alcools*

L'énigme du retour

Il arrive toujours ce moment.
Le moment de partir.
On peut bien traîner encore un peu
à faire des adieux inutiles et à ramasser
des choses qu'on jettera en chemin.
Le moment nous regarde
et on sait qu'il ne reculera plus.

L'instant du départ nous attend à la porte.
Comme quelque chose dont on sent la présence
mais qu'on ne peut toucher.

Dany Laferrière

L'histoire de l'amour

« J'ai décidé de rester assis ici et d'attendre. Je n'ai rien d'autre à faire de ma vie. Sans doute mes fesses vont me faire mal, mais sans doute rien de pire. Si j'ai soif, ce ne sera pas un crime si je m'agenouille pour lécher l'herbe. J'aime bien imaginer que mes pieds vont prendre racine dans le sol et que de la mousse va pousser sur mes mains. Je devrais peut-être quitter mes chaussures pour accélérer le processus. De la terre humide entre les orteils, de nouveau comme un petit garçon. Des feuilles pousseront sur mes doigts. Peut-être qu'un enfant viendra m'escalader. Le petit garçon que j'ai regardé jeter des cailloux dans la fontaine vide, il avait encore l'âge de grimper aux arbres. On devinait tout de suite qu'il avait trop de sagesse pour son âge. Sans doute croyait-il qu'il n'était pas fait pour ce monde. J'avais envie de lui dire : Qui, si ce n'est toi ? »

Nicole Krauss

Promenade*

Dans les allées,
Entre les pierres, je traînaille.
Cherchant ma place prochaine
De dépouille...
Une tombe plutôt favorable,
Quoique modeste à côté du souvenir
Persistant des tombeaux
De Ravenne.

J'avance incrédule,
Dans un voisinage inimaginable,
Tandis qu'en secret
Mon être va brésiller.

J'en suffoque déjà,
Dans le resserrement
Des pierres et des fleurs fausses.
Je ne voudrais que de fins genévriers,
Du vert, du vert, des oiseaux.

Quelques éclats
Au-dessus de mon silence,
Afin de mieux percevoir le souffle,
Les appels de lumière
Sur mes os,
Et mieux prendre droitement
La voie montante.

« Je sais que tout ce que les vivants pensent faire pour les morts, ils le font pour que cicatrise cette blessure qui les habite toujours, au début, au milieu et à la fin. »

Gilles Jobidon, *La route des petits matins*, 2001

Empty nest syndrom

Seul, endeuillé, je cherche un phare... Je suis sur la proue d'un navire. Mon navire. La tempête est passée. Tout me semble dévasté. J'ai serré les deux poings, accroché au bastingage. J'ai tenu bon, je crois. J'ai encore mal à tous mes muscles, à tous mes os, à ma gorge qui s'est nouée, à ma poitrine qui s'est vue serrée comme enroulée par un câble à nœud coulant. Pourvu que le câble en se dénouant ne glisse pas à ma gorge et ne m'étouffe au passage. Souvent j'ai peur... peur de mourir de chagrin. Maintenant je comprends ces vieux qui suivent l'autre dans la tombe.

Clément Payette, dans *Jamais de la vie, Écrits et images sur les pertes et les deuils*, les éditions du passage, 2001

Celui qui va mourir est le même que celui qui a vécu, avec les mêmes travers, les mêmes forces, le même caractère. Il va sans doute affronter la perspective de sa mort avec d'autant plus de franchise qu'il aura cultivé les vertus de la lucidité dans les étapes antérieures de son existence. Il va essayer de tirer le meilleur parti du peu de temps qui lui reste dans la mesure où il aura toujours tenté d'exploiter au maximum les possibilités que la vie lui offrait.

(...)

On n'est pas athée par courage. Mais j'admets que la mort paraît souvent plus facile à apprivoiser pour ceux qui croient profondément en une survie de la personne ou de l'« âme ». À leurs yeux, la mort peut bien sembler un passage pénible, mais en dernière analyse ce n'est quand même qu'un passage. L'essentiel d'eux-mêmes ne mourra pas. Ils peuvent donc espérer – par exemple rêver de retrouvailles dans l'au-delà avec les êtres qui leur sont chers.

L'athée ne le peut pratiquement pas. Pour lui, sa mort sera une fin absolue et sans appel. Une petite fin de monde. La fin de son monde et de lui-même. Certes, il lui est possible de s'y résigner ou de l'accepter. (...) Mais il ne lui est plus loisible d'espérer grand-chose pour lui-même.

(...)

Quoi qu'il en soit, la certitude d'être mortel ne devrait donc jamais devenir un obstacle à notre bonheur. Penser à la mort, on le fera uniquement afin de mieux vivre – pour ajouter de la valeur à la vie, pour mieux travailler à son accomplissement.

Laurent-Michel Vacher, *Une petite fin du monde.*
Carnet devant la mort

Je suis dans le penchant de mon âge de glace

Je suis dans le penchant de mon âge de glace.
Mon âme se détache et va laisser mon corps ;
En cette extrémité que faut-il que je fasse,
Pour entrer sans frayeur dans la terre des morts

François Maynard (1582 – 1646)

Toi n'importe qui*

Toi l'assoiffé
toi l'obsédé
toi n'importe qui

dans quel brouillard
te perds-tu
où pourrons-nous
te retrouver
te reconnaître

Les gens d'ici
ne parlent plus de toi
nous ne pouvons même plus
compter sur toi

et pourtant
tu étais un jour de plus
parmi nous

Tu es parti
ton visage sous le bras
et c'est comme
si tu avais emporté
le ciel avec toi

Bucolique*

Me voici néant tu m'attendais
depuis avant ma naissance oui
je te reconnais à ta figure vide
nous ne dirons rien le vent nu
nous précède sur le chemin de campagne
nous n'irons pas loin le vent
finit toujours par tomber on l'oublie
et le silence n'est-ce pas est une violence
qui ne fait pas de bruit demain
n'existe plus mort on s'en lave les mains
voici la colline aux corneilles
et des ormes qui persistent et des champs
toute une douceur d'horizon à l'abri
de la bêtise mais le temps est venu
de se dissoudre dans la buée du soir
néant ferme-moi les yeux je te prie
et laisse-moi debout piquet de clôture
ici où ne passe personne ni le temps
et va sans crainte plus rien en ce monde
n'a de sens hormis à mes pieds
une touffe de fougère qui a besoin d'ombre
la mienne pour vivre pourquoi pas

Jacques Brault, *Au bras des ombres*, 1997

« Ce fauteuil est maintenant tellement vide...

Nous sommes tous remplaçables, c'est vrai, mais nous ne sommes pas interchangeables. Ce qui manque manque. Et manquera toujours. L'histoire va continuer, mais rien ni personne ne pourra jamais combler le vide. »

Guy Nadon, à la suite du décès de Jean-Louis Millette
qu'il a remplacé dans l'émission *Bouscotte* en 1999

Robert apparaît encore*

Bon, Robert, te voilà encore qui me jase au Café de Flore à Paris. Ça faisait un bon bout de temps que je t'avais pas vu. J'ai plusieurs versions de ce sonnet que j'ai écrit après ta mort et que j'ai jamais réussi. Je t'aime, Robert, je t'aime toujours. T'étais un homme intéressant, et le premier ami avec lequel je me suis vraiment chicané. Je suis légèrement parti sur un demi-cachet de speed que j'ai trouvé dans ce vieux veston, qui doit bien avoir vingt ans, et que j'ai avalé avec un jus d'orange. C'est peu probable que ça fasse encore effet après tout ce temps, mais nous voilà, encore en train de jaser. Je suis content que tu me dises pas comment c'est, là où tu es, parce que j'ai aucun intérêt pour l'après-vie. T'es juste un peu en maudit comme d'habitude, comme si t'arrivais de quelque affaire immensément ennuyante. Nous voici donc, en train de parler du très mauvais deal qu'on s'est négocié. Qu'est-ce que tu dis ? Pourquoi souris-tu ? Je continue à travailler fort, Robert. Mais je trouve pas le moyen de rien finir et je suis vraiment mal pris. L'effet du speed s'émousse, ou l'atmosphère, et je peux pas te conter d'anecdote amusante à propos de mon problème, mais tu sais ce que je veux dire. Parmi tous mes amis, toi, tu sais ce que je veux dire. Bon, salut, Robert, et fuck you toi-même. Ton statut de désincarnation t'autorise un tas de privilèges, mais t'aurais pu t'excuser avant de disparaître pour qui sait combien de temps encore.

Leonard Cohen, *Book of longing*, 2006
(traduction de Michel Garneau, *Livre du constant désir*, 2007)

Le temps qui dure n'est pas le temps qui passe

Comme l'eau doit boire nos empreintes
Sur le sable où nous livrons nos combats
Je dis que les jours passés à braver les heures
Coulent sur la peau lisse du réel

La guerre est vaine mais nos batailles sont nécessaires
Elles fécondent le temps, ensemencent la mémoire
Une éternité à l'abri du meurtrier qui façonne nos vies

Réal D'Amours

« Les adieux sont si éloignés de l'absence qu'ils deviennent pratiquement inutiles. »

Citation libre de Gianmaria Testa

Ta belle mort

Herr, wenn ich nur Dich habe..... chantons-nous, avec la musique de Schütz. Ah ! que ne puissé-je être cette musique – me *faire, toute*, cette musique, à la beauté *immédiate*, sereine et tragique en même temps, qu’ensemble nous avons créée sentie vécue et entendue ce jour-là, pour toi ! Épouser ce mouvement lent... Oui tu avais une préférence pour les mouvements lents [...]. Et quand un de tes amis, un homme aux longs cheveux blancs et au visage rubicond, a joué au piano l’*Impromptu* en sol majeur de Franz Schubert, il y avait dans la caresse des touches par ses doigts trapus une tendresse inouïe, chaque note était amour et chaque note nous conduisait avec une douceur inexorable un peu plus loin de l’instant de ta mort, car ces notes étaient liées les unes aux autres dans le temps, de même que les corps sont liés les uns aux autres dans le temps, tu le savais bien, toi, que la beauté mortelle est la seule beauté, et le corps mortel, le seul corps, celui qui subit le temps et accepte d’avancer à travers lui, s’élançant vers l’autre, telle une note de musique, s’enlaçant avec l’autre en un accord pour se dérouler ensuite comme un arpège, se scander comme un poème, s’égrener comme un chapelet...

Et là, ce jour-là, dans l’orange et ocre Maria Magdalena Kyrka de Stockholm, sous la neige qui tombait dans la lumière déclinante de l’après-midi nordique, entouré par tes amis et les membres de ta famille, *tu étais présent* : non parce que ton corps [...] se trouvait dans le cercueil blanc sur lequel chacun de nous, tour à tour, à commencer par ta femme et votre fils, a déposé sa fleur...

Non, tu étais présent dans le cœur aimant et la voix ardente et les joues luisantes et les yeux rouges et le sourire courageux de ces deux cents personnes venues là pour te célébrer, te remercier, t’inonder enfin d’un peu de la beauté dont, ta vie durant, tu nous avais inondés...

Herzlich lieb has ich, O Herr..... chantions-nous avec la musique de Bach, et si nous étions capables de faire revivre Bach et Schubert, combien plus facilement pouvions-nous sentir ta présence à toi, encore toute chaude et toute charnelle !

Nancy Houston, dans *Jamais de la vie, Écrits et images sur les pertes et les deuils*, les éditions du passage, 2001

* Tirés de *J’partirai*, 100 poèmes québécois sur la mort choisis et présentés par François Hébert, les éditions du passage, 2009